

rieur aux organes, et en conséquence immatériel, comment craindre de confondre l'âme avec le corps en lui attribuant des fonctions qui ne peuvent appartenir au corps et aux organes ?

L'âme se confond-elle donc avec le corps parce qu'elle agit sur les muscles qui sont les organes du mouvement volontaire ? Si l'âme ne perd pas sa spiritualité en agissant sur les organes de mouvement, pourquoi la perdrait-elle en agissant sur les organes de la nutrition ?

Nous ne croyons pas mériter davantage le reproche de confondre la psychologie avec la physiologie. Pas plus qu'on ne transporte dans la psychologie l'étude des organes du mouvement, en reconnaissant à la volonté la puissance de mouvoir le corps, pas plus qu'on y transporte l'étude des fonctions vitales, en plaçant leur principe dans l'âme elle-même. Il est vrai que nous avons cru découvrir dans la conscience des traces de l'énergie vitale, mais assurément nous n'avons pas prétendu y découvrir des lumières sur la structure des organes, et nous n'avons pas donné au physiologiste le ridicule conseil de jeter son scapel, pour se replier sur lui-même et descendre dans les profondeurs de la conscience. La dualité des procédés par lesquels nous atteignons ces deux ordres de phénomènes et non la dualité des principes de la pensée et de la vie, voilà, de l'aveu même de M. Jouffroy, le vrai et l'inébranlable fondement de la légitimité de la distinction de la physiologie et de la psychologie.

Mais j'entends invoquer contre nous la dignité compromise de l'âme raisonnable. Lui attribuer des fonctions communes avec l'âme des brutes, n'est-ce pas la faire déchoir à leur niveau ? Quoi ! la digestion, la sécrétion de la bile, ou des fonctions plus viles encore s'allieraient aux plus hautes opérations de la pensée ! Voilà ce qu'on répète sur